

**Nikoléta MIHALEVA**, Maître de conférences à l'Université de Varna, Bulgarie  
Milena LICHEVA, Professeur au Lycée Romain Rolland, à Stara Zagora, Bulgarie  
Cours interactif organisé dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*  
Diffusé en visioconférence le 02 février 2012, de 10h10 à 12h00 :  
<http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/direct/>  
<http://www.coin-philo.net/eee.11-12.programme.php>  
Contact : c.michalewski@crdp.ac-versailles.fr

## **QUEL AVENIR DE LA CIVILISATION?**

*Textes à lire...*

"Nous sommes hautement cultivés dans le domaine de l'art et de la science. Nous sommes civilisés, au point d'en être accablés, pour ce qui est de l'urbanité et des bienséances sociales de tout ordre. Mais quant à nous considérer comme déjà moralisés, il s'en faut encore de beaucoup. Car l'idée de la moralité appartient encore à la culture ; par contre, l'application de cette idée, qui aboutit seulement à une apparence de moralité dans l'honneur et la bienséance extérieure, constitue simplement la civilisation. Mais aussi longtemps que des Etats consacreront toutes leurs forces à des vues d'expansion chimériques et violentes, et entraveront ainsi sans cesse le lent effort de formation intérieure de la pensée chez leurs citoyens, les privant même de tout secours dans la réalisation de cette fin, on ne peut escompter aucun résultat de ce genre ; car un long travail intérieur est nécessaire de la part de chaque communauté pour former à cet égard ses citoyens. Par contre, tout bien qui n'est pas greffé sur une disposition moralement bonne n'est que pure chimère et faux clinquant."

Kant, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, 1784, VII, p. 39.

"Civilisation et culture sont des contraires. Ils constituent l'une des diverses manifestations de l'éternelle contrariété cosmique et du jeu opposé de l'Esprit et de la nature. Personne ne contestera que le Mexique, au temps de sa découverte, possédait une culture, mais personne ne prétendra qu'il était alors civilisé. La culture n'est assurément pas l'opposé de la barbarie. Bien souvent, elle n'est au contraire qu'une sauvagerie d'un grand style - et parmi les peuples de l'Antiquité, les seuls, peut-être, qui fussent civilisés étaient les Chinois. La culture est fermeture, style, forme, attitude, goût, elle est une certaine organisation du monde, et peu importe que tout cela puisse être aventureux, bouffon, sauvage, sanglant et terrifiant. La culture peut inclure des oracles, la magie, la pédérastie, des sacrifices humains, des cultes orgiastiques, l'inquisition, des autodafés, des danses rituelles, de la sorcellerie, et toute espèce de cruauté. La civilisation, de son côté, est raison, lumière, douceur, décence, scepticisme, détente, Esprit (*Geist*). Oui, l'Esprit est civil, bourgeois : il est l'ennemi juré des pulsions, des passions, il est antidémoniaque, antihéroïque - et ce n'est qu'un semblant de paradoxe de dire qu'il est aussi antigénial."

Thomas Mann, extrait d'un article de la Revue *Die Neue Rundschau*, 1914.

"La notion de « civilisation » se rapporte à des données variées: au degré de l'évolution technique, aux règles du savoir-vivre, au développement de la connaissance scientifique, aux idées et usages religieux. Elle peut s'appliquer à l'habitat et à la cohabitation de l'homme et de la femme, aux méthodes de répression judiciaire, à la préparation de la nourriture, et - à y regarder de près - à tout ce qui peut s'accomplir d'une manière « civilisée » ou « non civilisée » ; c'est pourquoi il est

toujours difficile de résumer en quelques mots l'ensemble des phénomènes susceptibles d'être désignés par le terme « civilisation ».

Mais quand on examine la fonction générale de la notion de « civilisation », quand on recherche l'élément permettant de qualifier telles attitudes et actions humaines de « civilisées », on découvre d'abord quelque chose de très simple : l'expression de la conscience occidentale, on pourrait dire le sentiment national occidental. En effet, le terme résume l'avance que la société occidentale des deux ou trois derniers siècles croit avoir prise sur les siècles précédents et sur les sociétés contemporaines plus « primitives ». C'est par ce même terme que la société occidentale tente de caractériser ce qui la singularise, ce dont elle est fière : le développement de *sa* technique, ses règles du savoir-vivre, l'évolution de *sa* connaissance scientifique et de *sa* vision du monde, et beaucoup d'autres choses de ce genre.

Mais la « civilisation » ne revêt pas la même signification pour toutes les nations d'Occident. On note surtout une grande différence entre l'usage que font de ce mot les Anglais et les Français d'une part, les Allemands de l'autre : chez les premiers, il résume en un seul concept les sujets de fierté de la nation, les progrès de l'Occident et de l'humanité en général ; chez les seconds, c'est-à-dire dans l'usage allemand, le terme de « civilisation » désigne quelque chose de fort utile certes, mais néanmoins d'importance secondaire : ce qui constitue le côté extérieur de l'homme, la surface de l'existence humaine. Quand l'Allemand entend se définir lui-même, quand il veut exprimer la fierté de ses propres réalisations et de sa propre nature, il emploie le mot « culture » (*Kultur*). [...]

Dans l'usage des Français et des Anglais, la notion de « civilisation » peut se rapporter à des faits politiques, économiques, religieux, techniques, moraux, sociaux. La « culture » allemande désigne essentiellement des données intellectuelles, artistiques, religieuses ; elle tend à établir une ligne de partage assez nette entre celles-ci et les faits politiques, économiques et sociaux. Le terme français et anglais de « civilisation » peut viser des réalisations, mais il désigne tout aussi bien l'attitude, le *behaviour* des hommes, qu'ils s'enorgueillissent ou non des réalisations. Dans la « culture » allemande par contre, le *behaviour*, les valeurs dont l'homme peut se prévaloir sans aucun accomplissement concret (*Leistung*), par la seule vertu de son être et de son attitude, s'est passablement effacé [...].

De là découle une autre différence entre les deux notions. La « civilisation » désigne un processus ou du moins l'aboutissement d'un processus. Elle se rapporte à quelque chose de fluctuant, en « progression constante ». Le terme allemand de « culture », dans son acception actuelle, se signale par une « direction » différente : il se rapporte à des produits de l'homme qui sont là « comme les fleurs de champs » [1], aux oeuvres d'art, aux livres, aux systèmes religieux ou philosophiques révélateurs des particularités d'un peuple. Le terme de « culture » a un caractère *limitatif*.

La notion de civilisation efface jusqu'à un certain point les différences entre les peuples ; elle met l'accent sur ce qui, dans la sensibilité de ceux qui s'en servent, est commun à tous les hommes ou du moins devrait l'être. Elle exprime l'auto-satisfaction des peuples dont les frontières nationales et les caractères spécifiques ne sont plus, depuis des siècles, mis en question, parce qu'ils sont définitivement fixés, peuples qui depuis longtemps déjà ont débordé leurs frontières et se sont livrés à des activités colonisatrices.

La notion allemande de « culture » par contre souligne les différences nationales, les particularités des groupes ; [...] À l'encontre de la fonction du concept de civilisation, fonction qui exprime les tendances expansionnistes permanentes de nations et de groupes colonisateurs, la notion de « culture » reflète la conscience d'une nation

obligée de se demander continuellement en quoi consiste son caractère spécifique, de chercher et de consolider sans cesse ses frontières politiques et spirituelles".

Norbert Elias, *La civilisation des moeurs* (1939),  
Trad. P. Kamnitzer, Presses Pocket, pp. 11-16.

[1] Citation d'Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident*, tr. fr. Paris, 1948, t. I, p. 33

Selon le texte original de la conférence donnée par Albert Camus  
au McMillin Theater de l'université de Columbia à New-York, le 28 mars 1946.

"Oui, il y a une Crise de l'Homme, puisque la mise à mort d'un être peut être envisagée autrement qu'avec l'horreur et le scandale qu'elle devrait susciter, puisque la douleur humaine est admise comme une servitude un peu ennuyeuse au même titre que le ravitaillement ou l'obligation de faire la queue pour obtenir le moindre gramme de beurre... Cette crise générale, des esprits plus élevés pourraient en faire le sujet de discours édifiants. Mais la génération dont je parle sait bien que cette crise n'est ni ceci ni cela : elle est seulement la montée de la terreur consécutive à une perversion des valeurs telle qu'un homme ou une force historique n'ont plus été jugés en fonction de leur dignité, mais en fonction de leur réussite.

La crise moderne tient tout entière dans le fait qu'aucun Occidental n'est assuré de son avenir immédiat et que tous vivent avec l'angoisse plus ou moins précise d'être broyés d'une façon ou l'autre par l'Histoire. Si l'on veut que cet homme misérable, ce Job des Temps Modernes, ne périclite pas de ses plaies, au milieu de son fumier, il faut d'abord lever cette hypothèque de la peur et de l'angoisse afin qu'il retrouve la liberté de l'esprit sans laquelle il ne résoudra aucun des problèmes qui se posent à la conscience moderne. Voilà ce que les hommes de ma génération ont compris, et voilà la crise devant laquelle ils se sont trouvés et où ils se trouvent. Et nous devrions la résoudre avec les valeurs dont nous disposons, c'est-à-dire avec rien, sinon la conscience de l'absurdité où nous vivons. C'est ainsi qu'il nous a fallu entrer dans la guerre, sans consolation et sans certitude.

Nous savions seulement que nous ne pouvions pas céder aux bêtes qui s'élevaient aux quatre coins de l'Europe. Mais nous ne savions pas justifier cette obligation où nous étions. Bien plus, les plus conscients d'entre eux s'apercevaient qu'ils n'avaient encore dans la pensée aucun principe qui pût leur permettre de s'opposer à la terreur et de désavouer le meurtre. Car si l'on ne croit à rien, en effet, si rien n'a de sens et si nous ne pouvons affirmer aucune valeur, alors tout est permis et rien n'a d'importance...

Tout se tient dans le monde comme dans les idées. Et celui qui dit ou qui écrit que la fin justifie les moyens, et celui qui dit et qui écrit que la grandeur se juge à la force, celui-là est responsable absolument des hideux amoncellements de crimes qui défigurent l'Europe contemporaine.

Voilà clairement défini, je crois, tout le sens de ce que nous avons cru devoir vous dire. Et c'était, en effet, un devoir pour nous tous, je suppose, que de rester fidèles à la voix et à l'expérience de nos camarades d'Europe afin que vous ne soyez pas tentés de les juger trop vite. Car eux ne jugent plus personne, sinon les meurtriers. Et ils regardent toutes les nations avec l'espoir et la certitude d'y trouver la vérité humaine que chacune d'elles contient..."